

n'avaient encore sonné mot. C'est ainsi que le public justement étonné lut dans presque chacun des numéros du *National* des faits comme les suivants :

10. Que le patriotisme de 1837, lequel, pour le dire en passant, n'a plus de raisons valables pour en appeler à la guerre civile et à ses horreurs, est cependant le patriotisme qui devrait animer le gouvernement du pays. c'est-à-dire, tous les ministres Haut et Bas-Canadiens, en y comprenant sans doute le gouverneur en chef des colonies anglaises de l'Amérique du Nord !

20. Que le gouvernement du pays n'étant pas inspiré par ce patriotisme, est indigné de la confiance du peuple et vaut moins que rien, vu d'ailleurs que les hommes qui composèrent ce gouvernement depuis l'Union ont été des corrupteurs par essence et qu'ils ont eu l'infamie de vendre leurs compatriotes pour une poignée d'or. (Explique qui pourra le mystère !)

30. Que les individus que le gouvernement emploie d'une façon ou d'une autre, depuis le haut jusqu'en bas de l'échelle des pouvoirs publics, sont tous des êtres essentiellement pervers, corrompus et machiavéliques. (Si les rouges pouvaient escamoter une fois le gouvernement, cela changerait. Si la mer bouillait, comme il y en aurait des poissons de cuits !)

40. Enfin, que M. André Plamondon et ses amis sont essentiellement bons, infiniment droits et surtout parfaitement incorruptibles ;—ce qui est néanmoins pour bien des personnes un problème résolu depuis fort longtemps, mais en sens diamétralement opposé.

Après cela, faut-il s'étonner que, pendant deux années consécutives, le *National* ait répété sans fin comme sans vergogne son élégie éternelle à propos de 1837, et qu'il n'ait à rebattre que cela, si l'on en excepte des tirades infinies et incommensurables surtout contre l'homme apostolique du passé, mais non de l'avenir, l'honorable Joseph Cauchon ?

Connaissant M. André Plamondon pour un homme d'esprit et le prenant aussi pour un des forts de la politique, bien des lecteurs, en le voyant s'empêtrer avec ses deux amis dans ce rapprochement burlesque de l'année 1837 avec les années 1855 et suivantes, quand il s'agissait du ministère, trouvaient cela ridicule, et elles avaient raison. Elles ont même cru que M. André et consorts perdaient la carte ; mais en cela elles avaient tort. Les trois constellations qui se nomment en politique André Plamondon, Telesphore Fournier et Pierre Gabriel Huot, ne perdent pas eux-mêmes la carte, mais ils seraient enchantés de la faire perdre à ceux qui les écoutent ou qui les lisent. C'est là tout leur secret.

Sachons enfin que c'est uniquement pour faire triompher son patriotisme de 1837 sur tous les autres patriotismes, que M. André Plamondon s'est plu pendant nombre de mois à inventer des trahisons, à supposer des complots ministériels, à entasser dans les pages du *National* des injures et des vilénies de toutes sortes, qu'il allait prendre on ne sait où, et que lui, l'homme impeccable, répandait à flots dans le public en les étiquetant avec soin à l'adresse de tous ceux de ses compatriotes ministériels qui, à son estime, lui portaient ombrage ou nuisance.

Dans l'été de 1856, M. André Plamondon reçut ses lettres de congé de la rédaction du *National*, et un de ses amis nous apprend qu'il évacua ce poste périlleux en homme bien élevé, c'est-à-dire en écrivant dans le